LES NARCO-CHICKS

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

G., Sylvie, 1972- , auteure
Les narco-chicks / Sylvie G.
ISBN 978-2-89783-209-4
I. Titre.
PS8613.O93N37 2019 C843'.6 C2018-943013-3
PS9613.O93N37 2019

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustrations de la couverture : Anouk Lacasse, Freepik

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Suivez Les Éditeurs réunis et Sylvie G. sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Sylvie G.

LES NARCO-CHICKS

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les échangistes, 2018

Blind date : l'amour est-il vraiment aveugle ?, 2018

Je préfère qu'on soit amants, 2017

Andie a un je-ne-sais-quoi, 2017

Laisse tomber… Il est sûrement gai !, 2016

1

Assise dans mon bureau, les deux pieds qui reposent sur le bord de ma fenêtre, je mâchouille mon stylo en écoutant mon meilleur ami me faire la morale. Le but de mon appel était d'évacuer une logorrhée de lamentations sur ma situation professionnelle, mais comme toujours Kaël remet la faute sur ma vie personnelle. C'est vrai que l'aspect social de mon existence a été lourdement négligé dans les dernières années, mais c'est justement en raison de mon travail.

Comme je suis journaliste judiciaire pour *La Presse*, on pourrait croire que l'actualité mouvementée m'offre une variété de sujets intéressants. Or ma patronne, Trish la *bitch*, comme mes collègues et moi la surnommons tout bas, s'amuse à me contraindre aux dossiers politiques. Il m'arrive de couvrir un procès, un meurtre ou une surdose, mais le plus clair de mon temps est comblé par des histoires lassantes de politiciens corrompus qui se lancent des insultes à micros ouverts ou fermés, selon que les élections sont proches ou non.

Au début, c'était stimulant, mais après trois années je connais les rouages de notre gouvernement au point d'en prédire les coups. D'ailleurs, j'écris régulièrement mes articles avant que surviennent les événements et j'ajuste quelques détails quand on reçoit officiellement la nouvelle. Il se trouve qu'après toutes ces années à fréquenter les lobbyistes du milieu je sais, souvent avant que ça se produise, ce qui fera la manchette. Je pourrais carrément devenir diseuse de bonne aventure dans mes temps

libres, si seulement je ne bossais pas soixante heures par semaine. Et c'est là que le bât blesse. Mon ami Kaël pense que je devrais profiter plus de la vie – c'est sa façon polie de dire que j'ai besoin d'un homme dans mon lit – et travailler moins. On s'entend sur ce dernier point. Il a aussi raison de prétendre qu'il ne se passe pas grand-chose dans ma chambre à coucher. Rien, en vérité. C'est pourquoi je crois que si je changeais d'emploi les conditions seraient plus propices à des rencontres avec la gent masculine. C'est ça, ma préoccupation actuelle, mon boulot est ennuyant et trop prenant pour la satisfaction qu'il m'apporte.

— Kaël, ma vie sexuelle n'est peut-être pas aussi excitante que la tienne, mais elle me convient pour le moment, dis-je en lâchant mon crayon pour attraper ma tasse de café.

— La vie de religieuse te convient pour le moment. Vraiment ?

— Disons plutôt que je n'ai pas besoin d'un nouvel amant chaque soir. C'est mon emploi qui me donne envie de m'ouvrir les veines, pas le sexe.

Et je le pense !

Je répète sans arrêt à Kaël que je ne veux pas m'engager à court terme parce que je ne pourrais pas m'investir sérieusement. Je vois mal quand je trouverais l'occasion, car, si la rédaction de mes articles ne me demande que très peu de temps, les heures passées dans les conférences et les cocktails, à l'affût d'une histoire croustillante, elles, s'accumulent. D'ailleurs, à un certain moment, Kaël l'obsédé proposait que je couche avec mes informateurs. « Joins l'utile à l'agréable, Amy. En plus d'avoir des *scoops*, tu libérerais tes frustrations. » Il ne faut pas avoir sous les yeux le portrait des hommes que je côtoie pour suggérer une chose semblable ! Les vieux croûtons à cravate qui m'entourent au quotidien sont loin des fantasmes qui occupent

mes nuits. C'est une façon de parler, parce que, dans les faits, quand la nuit arrive, je plonge mon visage dans l'oreiller et je dors.

— Je suis sérieuse, je prends le week-end pour réfléchir, mais je crois bien que je remettrai ma démission lundi.

— Et que feras-tu ?

— J'irai me reposer en voyage et, à mon retour, je travaillerai comme pigiste pour un autre journal ou un magazine. J'ai envie de légèreté et de variété. Ailleurs, je pourrais signer des articles sur l'environnement, la santé, ou la mode, pourquoi pas ?

— La mode ? Vraiment ? se moque encore Kaël.

— J'adore la mode. Et puis, ça changerait de la routine. Qu'importe les sujets, je serais obligée d'effectuer des recherches et donc d'utiliser au minimum mon cerveau. En plus, en tant que pigiste, je pourrais travailler de n'importe où dans le monde.

— Et enfin avoir un homme dans ta vie !

— Oh ! Je dois te laisser, c'est l'heure de la réunion.

— Menteuse ! devine Kaël.

— J'avoue. N'empêche que la rencontre commencera bientôt. Combien parie-t-on que sur les articles que Trish me remettra il y en aura au moins deux sur Trump ?

— Fais-moi confiance, Amy. Pimente ta vie d'un peu de sexe et Trump te paraîtra beaucoup plus excitant. Euh… ouais, bien, en fait, c'était drôlement formulé. Je ne suis pas certain que j'aurais dû prononcer « Trump » et « excitant » dans la même phrase, se rétracte-t-il en riant.

— Je t'aime, Kaël ! Merci de m'avoir écoutée, dis-je au moment où ma patronne passe devant mon bureau et abaisse la monture de ses grosses lunettes pour mieux me regarder.

C'est sa façon de m'aviser que je suis attendue, et pas dans une heure !

— Je t'aime aussi ! me salue mon ami avant de couper la communication.

Bon ! Voyons voir ce que j'obtiendrai pour les jours à venir.

— Super ! Alors au boulot, tout le monde, lance Trish en refermant son dossier d'un coup sec.

C'est encore pire que ce que je croyais ; deux articles sur Trump, un sur notre Justin national concernant ses plus récentes discussions avec son homologue français, et un autre sur le résultat des sondages en vue des prochaines élections provinciales. C'est la joie ! Je ramasse mon fichier cartonné et mon café, me lève sans regarder ni saluer personne, puis sors en vitesse de la salle de conférences. Je ferme la porte de mon bureau un peu trop fortement, balance mes affaires sur ma table de travail et, comme une enfant, brandis mon majeur bien dressé en direction du corridor. J'accompagne vite mon geste ridicule d'un second de la main gauche. Je mitraille la pièce de mes deux majeurs en grimaçant pour me défouler. C'est alors que je vois apparaître la tête de Trish dans le carreau vitré à droite de ma porte. Je m'empresse de sortir mes talents d'actrice. Je plie et déplie mes majeurs, puis mes autres doigts en fronçant légèrement les sourcils, simulant ainsi un problème articulaire quelconque. Je masse mes jointures avec vigueur tout en retroussant le nez quand ma patronne frappe à la porte.

— Quelque chose ne va pas, Amélia ? me demande Trish de sa voix si faussement désolée que j'en oublie aussitôt ma pièce de théâtre, sans doute inutile de toute façon.

Je jette un œil à ses lèvres beaucoup trop maquillées qui se plissent en un sourire hypocrite. C'est alors que je prends ma décision.

Lorsque cette femme est devenue la rédactrice en chef de mon service, je me suis sérieusement questionnée sur mes compétences à force de n'être assignée qu'à des histoires ennuyeuses. Au fil du temps, j'ai compris que je n'étais pas le problème. Elle offre les articles intéressants aux jeunes et séduisants journalistes en échange de quelques galipettes, alors que les femmes se font remettre des sujets de deuxième choix.

Bravo pour ta contribution à l'avancement de la condition féminine, Trish !

Quoi qu'il en soit, ici et maintenant, je considère que ç'a assez duré. J'ai envie d'éteindre la lueur de satisfaction que je lis dans ses yeux de vipère. Sans plus de réflexion, je me lance le plus calmement du monde.

— En fait, Trish, dis-je en posant une fesse sur mon bureau pour me donner une allure décontractée, tout va très bien. J'ai pris une décision importante et, puisque tu es là, je ne vois pas de raison d'attendre avant de te l'annoncer.

Elle perd son rictus et relève subtilement un sourcil, le mouvement étant plutôt réduit en raison de son Botox fraîchement injecté. Je sens quand même que mon ton l'intrigue. Même si j'ai la folle envie de la faire languir, je suis la plus impatiente des deux, alors je poursuis sans tarder.

— Tu devras mettre un affichage pour pourvoir à mon poste. Je rédigerai les *superbes* articles que tu viens de me demander,

dis-je en utilisant le ton et les mots exacts qu'elle a choisis lorsqu'elle me les a attribués, et j'assurerai aussi les deux prochaines semaines. Toutefois, je serai en vacances à l'extérieur du pays pour les jours suivants.

— Mais… Amélia… attends, bredouille-t-elle en refermant la porte derrière elle. Peut-on trouver un terrain d'entente ?

— Si ça peut t'aider, je t'offre une troisième semaine, mais durant cette période je ne pourrai assister à aucune conférence et ne travaillerai pas sur place. Je te répète que je serai en voyage. Le printemps tarde à arriver et j'ai franchement besoin de vitamine D.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire, reprend Trish. Tu es l'une de nos meilleures journalistes, je serais triste de te voir nous quitter. Je sais que tu es lasse de la politique, mais je suis certaine qu'on peut trouver un compromis.

— Il y a plus d'un an que je demande de couvrir autre chose. Comme cette *autre chose* ne semble pas possible ici, je le ferai ailleurs. Je suis convaincue qu'un nouvel employé sera ravi de prendre mon poste. Le monde politique est si palpitant, dis-je en la gratifiant de ma meilleure imitation de son sourire hypocrite.

— Mais non, mais non, Amélia. Réfléchis encore un peu. Je te dénicherai des sujets passionnants à la hauteur de ton talent. Je t'assure que je ferai tout ce qu'il faut.

Bizarre. On dirait presque que Trish la *bitch* ne veut pas recevoir ma démission. À moins qu'elle soit une excellente actrice… Ouais, c'est cette deuxième option, à bien y penser.

— Je ne vois pas comment ce serait possible. Souviens-toi de tes dernières paroles prononcées il y a… dix minutes, dis-je après avoir appuyé sur le bouton de mon cellulaire pour vérifier

l'heure, plus pour la narguer que par réelle nécessité d'être précise. «Je suis désolée, il n'y a vraiment aucun autre sujet cette semaine. Non, c'est improbable pour les jours à venir. Tu m'en vois sincèrement navrée, Amélia, mais la politique est criante ces jours-ci.» Alors, Trish, je pense que si tu avais eu *autre chose*, tu me l'aurais donné à ce moment, non ?

J'ai dû me faire violence pour ne pas imiter sa voix nasillarde. Elle a quand même très bien saisi le message. Pourtant, la voilà qui relance encore.

— Amélia, laisse-moi une heure et je te promets de revenir avec un sujet captivant à couvrir.

Je ne comprends pas quelle mouche l'a piquée, mais plutôt que de m'obstiner je hoche vaguement la tête et m'installe à mon poste sans lui prêter un regard de plus. Comme une cinglée, elle sort en catastrophe de mon bureau. D'un point de vue extérieur, certains penseraient que ma supérieure essaie véritablement de me retenir. Si je ne la connaissais pas autant, j'y croirais presque. Hélas !

Pardon ?

Bouche bée, je la fixe.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? demande Trish en me souriant tellement que je crains que la peau autour de ses yeux fende. Tu dois toutefois réfléchir vite. Nous n'avons que dix minutes pour confirmer les vols, car l'avion part en début de soirée aujourd'hui.

Toujours sans mot, je ne fais que ciller. Je cherche l'arnaque. Ma supérieure me propose d'aller en Colombie mener une

entrevue afin de rédiger un article sur le *guaimaro*, un arbre ayant des capacités si impressionnantes de rétention de gaz carbonique dans le sol qu'il préserverait le climat. C'est fascinant. C'est justement ce qui me rend perplexe. Non seulement Trish m'offre d'écrire l'article, mais pour ce faire elle m'envoie en Amérique du Sud. Comme l'entretien ne durera qu'une demi-journée, en incluant la visite de la plantation, je serai libre de me divertir le restant de la semaine. C'est trop beau pour être vrai.

— Bien sûr que j'accepte, dis-je enfin.

— Parfait ! s'exclame ma patronne d'un ton enthousiaste. Je m'occupe de tout. Je t'envoie par courriel le nom des personnes avec qui communiquer et la confirmation des heures de vol. Bon voyage, Amélia ! lance-t-elle en marchant déjà vers le bureau de son assistante.

Encore sous le choc, je mets quelques secondes à m'activer. Je pose les yeux sur le coin inférieur droit de mon ordinateur ; il est près de midi. Je n'ai pas une minute à perdre. J'aurais aimé avoir un peu plus de temps pour préparer ma valise, mais je ne me plaindrai pas. Je ferme mes applications, range mes articles de bureau, éteins ma lumière et m'empresse de retourner chez moi.

Me voilà donc en train de finaliser mon bagage tout en discutant au téléphone avec ma mère.

— Ça m'inquiète, Amélia. Ces narcotrafiquants sont les plus dangereux de la planète, c'est sérieux. Depuis l'assassinat des numéros deux et trois du Clan du Golfe, les pressions sur Otoniel sont incessantes.

Ouais, j'ai oublié de préciser que ma mère aussi est journaliste. De son côté, elle a effectué un virage vers la télévision il y

a quelques années. En tant que lectrice du bulletin de dix-huit heures chaque jour de la semaine, elle est au courant des nouvelles internationales plus que quiconque. Je sais qu'elle a raison pour cette histoire de cartel de drogue, mais je la connais surtout suffisamment pour comprendre qu'elle s'inquiète de me voir partir seule à l'étranger. Elle est de ces mères qui ne réussissent pas à couper le cordon. Ce n'est rien de malsain, mais mes deux frères et moi serons ses bébés jusqu'à la fin de nos vies.

— Maman, puisque je te dis que mon article ne porte pas sur eux…

— Je n'arrive pas à croire que tu te rendes, sans interprète, dans un pays où les habitants parlent espagnol. Tu aurais dû apprendre une troisième langue.

— L'entrevue se fait en anglais et, le reste du temps, je serai à un hôtel où les gens ont l'habitude d'accueillir des touristes de partout dans le monde. Maman, ma vie manque sérieusement d'aventure. Je dois faire ce voyage, j'en ai besoin. Tu comprends ?

— Très bien, acquiesce-t-elle, comme si son autorisation était encore nécessaire pour que je sorte du pays. Mais promets-moi d'être prudente, ma chérie. Demeurons en contact, d'accord ?

— Bien sûr. Je t'aime, maman, dis-je en sautant à genoux sur mon bagage pour tenter de tirer la fermeture éclair.

J'entends mon père argumenter gentiment avec ma mère. L'instant suivant, il prend le combiné pendant que je récupère mon passeport pour le glisser dans mon sac d'ordinateur.

— Tout ira bien, Amy. Je m'occupe de rassurer ta mère. Tu sais aussi bien que moi qu'elle a tendance à imaginer des scénarios catastrophes à force de relater des histoires d'horreur au quotidien.

— Je sais. Il y a quelque chose de particulier à connaître au sujet de la Colombie ?

— Il fait beau à ce temps-ci de l'année et il y a de très belles plages, m'informe-t-il sur un ton beaucoup plus léger.

— Merci, papa, dis-je au moment où un texto entre sur mon téléphone.

Après une dernière salutation, je termine la conversation et consulte le message provenant de Kaël.

> Alors Trish, la surprenante bitch, a fini par céder ? Je suis content pour toi. Tu me diras si les gentils organisateurs de la Colombie sont des amants chauds. ☺
>
> 15 h 39

Décidément, il ne lâchera pas le morceau tant que je ne serai pas mariée.

La sympathique dame d'Air Canada me remet mon passeport tout en continuant de pianoter sur son clavier d'ordinateur. Par la suite, elle récupère un crayon, me tend mes autres documents et s'adresse à moi.

— Voici votre billet, madame Da Costa. Ceci est votre siège, la porte où vous devez vous rendre ainsi que l'heure à laquelle l'embarquement est prévu, explique-t-elle en soulignant chaque information d'un léger trait. Vous allez à gauche pour trouver les douanes. Bon vol !

Après l'avoir remerciée et m'être assurée que mon bagage s'éloignait sur le tapis derrière le comptoir d'enregistrement, je me rends directement faire la file pour passer le comptoir de

sécurité. Il y a peu de gens devant moi, alors dans moins de quinze minutes je pourrai me relaxer. Je me réjouis que cette course effrénée s'achève quand une passagère attire mon attention.

— Je refuse de circuler à l'intérieur de votre machin, s'oppose une jolie voyageuse blonde aux mèches rouges. C'est beaucoup trop dangereux. Vous n'avez pas lu les études faites sur les scanneurs corporels ? Je préfère de loin être soumise à une fouille *manuelle*, insiste-t-elle d'une voix outrageusement suggestive en s'avançant d'un pas léger vers le séduisant agent.

Sans attendre la réponse de l'employé, la femme vêtue d'un jeans moulant, d'escarpins Louboutin rouges et d'un tee-shirt un peu trop court pour être décent appuie ses mains sur le mur extérieur du scanneur et écarte les jambes. Elle tourne ensuite le regard vers le jeune homme et souffle sensuellement, vraiment très sensuellement :

— Je suis prête, monsieur.

Un mince sourire s'installe sur les lèvres de l'agent de sécurité quand il l'invite à retirer ses chaussures. La jeune femme s'exécute sans le quitter des yeux et pousse l'audace jusqu'à faire basculer son postérieur bien haut. La scène est si ridicule que je m'écrase le nez dans mon écharpe pour éviter qu'on me voie rire. L'agent, qui peine à conserver son sérieux, freine ses ardeurs en dictant à la voyageuse la bonne posture à adopter, soit les jambes légèrement écartées et les bras relevés de façon perpendiculaire. Malgré sa position bien moins provocante, la jeune femme offre à l'employé d'incessants battements de cils et d'innombrables sourires aguicheurs tandis qu'il lui énonce une longue série d'attouchements qu'il devra effectuer sur elle.

Durant tout le processus, l'intrépide ne perd aucune occasion de se trémousser pour démontrer son appréciation de ce qui devrait pourtant être une manipulation contraignante.

— C'est déjà tout ? demande-t-elle une fois que le type l'autorise à reprendre son sac. Merci, monsieur, de veiller à notre sécurité.

Il hoche légèrement la tête, ne parvenant plus à dissimuler son rictus.

— Vos mains sont très chaudes, commente l'audacieuse jeune femme avant de s'éloigner.

Le douanier arque un sourcil tandis que je remarque qu'il porte des gants de latex. C'est plus fort que moi, je m'esclaffe… et lui aussi !

Maintenant installée près de la fenêtre m'offrant une vue sur mon avion, je consulte mes courriels. J'y apprends que l'entrevue avec le paysan colombien désireux de reboiser sa plantation avec l'arbre miraculeux est prévue dans quatre jours seulement. Ça me laisse donc amplement le temps de me préparer à la rencontre. Il y a aussi une conférence sur la biodiversité et les services écosystémiques à laquelle je suis invitée à participer la journée précédente, sans toutefois y être obligée. J'ai l'équivalent de quelques heures de travail et tous les autres jours pour me reposer. La vie est merveilleuse !

Le rire de l'étonnante voyageuse aux mèches rouges me fait lever la tête. Je jette un coup d'œil furtif à son très joli sac Michael Kors pendant qu'elle s'assoit à mes côtés.

— Vous êtes Amélia Da Costa, n'est-ce pas ?

Je la regarde sans parvenir à cacher ma surprise.

— Ruby Moreno, se présente-t-elle en tendant sa main vers moi. J'adore ce que vous faites.

Ah oui ?

De toutes les personnes dans cet aéroport, elle est la dernière que j'imaginais lire mes papiers ennuyants. J'ose lui en faire le commentaire.

— Vous lisez mes articles ? dis-je avec étonnement.

— La preuve, c'est que je vous ai reconnue. En vérité, j'adore votre plume, mais j'admets que je ne suis pas *fan* de politique. J'apprécie le ton parfois caustique que vous utilisez, même si vous devriez demeurer neutre. Votre audace me plaît. *Oh shit !* lâche-t-elle tout à coup en regardant derrière moi, l'air subjugué.

Intriguée, je me tourne pour observer la source de sa distraction. Je ne mets qu'une fraction de seconde à repérer ce qui a attiré son attention, soit un séduisant *bad boy* qui s'amène.

Ouf !

Le beau brun à la peau légèrement basanée porte un tee-shirt échancré sous une veste de suède usée. Avec son *look* un peu négligé et ses multiples colliers et bracelets de cuir, il a une gueule de *rock star*. Il sent les problèmes à des mètres à la ronde. Je devine que c'est tout à fait le style de Ruby. Il est exactement le genre de gars rempli de testostérone qu'on prend pour la nuit, mais certainement pas pour la vie !